



*À chaque enfant  
qui grandit dans les recoins secrets de la Terre du Mayab  
et balbutie ses premiers mots en maya,  
car il est l'avenir d'une grande culture,  
qui résiste et qui a toujours résisté.  
Aux aïeuls et narrateurs  
qui leur lèguent en partage leur bien le plus précieux,  
la mémoire et l'héritage de leurs ancêtres.  
À ma mère qui s'est toujours refusé à me parler en espagnol.  
À mon père qui m'a parlé et m'a guidé dans les deux langues.*



Fig. 1. La famille de l'auteur du côté de son père, vers 1952.  
Au premier plan, les grands-parents, Tiburcia et Carmen.  
Au second plan, à droite, le père de l'auteur, Luis ;  
à l'extrême-gauche, sa mère Donata.

## Prologue

Le petit volume que tu tiens entre tes mains, cher lecteur, est un recueil de nouvelles qui ont été publiées pour la première fois dans le *Diario de Yucatán* [Journal du Yucatán], où j'ai exercé comme rédacteur pendant seize ans.

Les textes, à l'exception d'une poignée d'entre eux, ont été publiés dans ce périodique sous le titre de « Légendes et traditions mayas ». Les autres, qui m'ont semblé dignes de faire partie de la sélection, sont des rescapés d'*Elchilambalam.com*, le site Internet qui donne voix et visage à un projet éditorial que je dirige aujourd'hui.

### I

J'ai commencé à écrire ces histoires sur des thèmes mayas pour m'épancher, plutôt que dans le but exprès de les publier ; le hasard heureux qui m'a valu d'être dans le milieu de la presse a facilité le reste et elles ont ainsi vu le jour une à une.

J'ai eu la chance de grandir dans un gros bourg du sud du Yucatán, de parents parlant maya, et la double chance que ma grand-mère paternelle ait décidé de vivre avec nous. C'était une conteuse, et elle a eu une profonde influence sur nous, ses petits-enfants. Je revois le rituel de toutes ces nuits où maman allait à la sandwicherie de mon grand-père et travaillait jusqu'à l'aube : dans les bras de nos hamacs, nous faisons cercle autour de la grand-mère Tiburcia qui se mettait à parler et nous transportait dans d'étranges terres de sorciers, des atmosphères maléfiques, des bois arrosés de sang. Elle nous parlait toujours en maya.

Ma grand-mère Tiburcia Noh avait eu une enfance très difficile, lors de l'époque troublée des dernières années de la guerre des Castes<sup>1</sup>. On l'avait mariée à douze ans à un homme qui aurait pu au mieux être son père, ses parents n'ayant plus les moyens de se charger d'elle. Elle fut emmenée de Tixcaltuyub, aujourd'hui dans l'arrondissement de Yaxcabá, à Tixhualatún où ils s'établirent ; devenue veuve, elle épousa don Carmen Ic, un musicien originaire de Teabo qui jouait de la trompette et allait être le père de mon père.

De la bouche de grand-mère Tiburcia, nous avons entendu les histoires les plus insolites d'apparitions, de sorciers, de maléfices, de vents mauvais. De sa bouche aussi nous avons, mes frères et moi, entendu pour la première fois les noms des villages du Yucatán que je visite aujourd'hui avec extase, espérant qu'apparaisse quelque part un signe de ces temps anciens.

## II

Les histoires contenues dans ce volume sont donc personnelles : elles ont un rapport très étroit avec ma vie. Dans plusieurs d'entre elles j'écris à la première personne parce que j'y suis impliqué directement. D'autres m'ont été confiées par des amis ici ou là, et je les sens elles aussi comme personnelles parce qu'ils me les ont racontées dans un cadre d'intimité, de gravité, malgré leur intention tacite qu'elles soient divulguées.

Chaque « légende » est une bribe de celui qui la conte. Chaque histoire prend son sens dans l'expérience vécue d'un village. Le temps et l'espace d'une légende maya ne sont pas les mêmes que ceux de l'Histoire. Les contradictions n'enlèvent pas de sens à ce que crée un village.

Bien que mon enfance ait été nourrie de toutes sortes d'histoires mayas, jamais il ne m'est venu à l'esprit de me consacrer à écrire sur

ces thèmes, comme beaucoup d'autres se trouvent le faire aujourd'hui. Mieux, pendant des années mon « âme maya » était endormie ; à un moment elle a commencé à s'éveiller sans que j'en eusse conscience, et un beau jour elle a sauté par surprise du hamac de l'oubli.

Après les études secondaires que j'ai suivies à Peto, ma ville natale, je suis venu à Mérida pour entrer au Séminaire conciliaire du Yucatán. C'est là que j'ai commencé mes études supérieures, deux ans de philosophie et un an de théologie. Durant ce temps, même si je n'ai pas atteint la sainteté à cause de ma nature rebelle, j'ai gagné en échange une culture grâce à laquelle je me suis découvert, que j'ai pu apprécier, qui m'a servi à m'exprimer.

Longtemps, ébloui par tant de savoir mis à ma disposition (il y a une bibliothèque énorme), je me suis nourri de philosophie et de littérature occidentales, ce qui m'empêchait de voir la richesse culturelle dont j'avais moi-même hérité, à commencer par ma langue.

Le séminaire abandonné, j'ai choisi d'entrer à la Faculté d'éducation de l'Université autonome du Yucatán, et quatre ans plus tard, le mois même où j'obtenais mon diplôme, je suis entré au *Diario de Yucatán*, où je suis resté des années.

### III

L'histoire émouvante d'une fillette qui bavardait avec sa camarade dans la cour de l'école de ma fille me poussa à commencer à écrire sur un ton personnel. Le récit bref d'une enfant qui va de la ville à la plage afin de chercher sa mère fut ma première publication de ce type dans le *Diario*. Peu après émergèrent les histoires de la grand-mère, et je me mis à les conter une à une. L'acte même de me souvenir ressuscita la mémoire, les émotions et les expériences de l'enfance. Nous sommes en grande partie ce que nous avons été dans notre enfance : en racontant ces histoires, j'ai retrouvé une part de moi que j'avais perdue, et je l'ai intégrée avec jubilation à l'homme que j'étais devenu.



Fig. 2. L'auteur devant la petite église de Tixhualatún, village natal de son père.

Ce processus de récupération de la mémoire (et de l'enfance) survit en moi et se réveille vivement chaque fois que je parle avec un aïeul dans un village maya au cœur oublié du Yucatán : parler avec un aïeul maya, c'est être en contact avec un puits de savoir, un aïeul est une machine à remonter le temps qui conduit aux profondeurs du passé.

Il y a encore au Yucatán de clairs ruisseaux de culture maya, auxquels on accède seulement en allant visiter ses authentiques dépositaires, en allant vivre avec eux et non en les interrogeant. Le compilateur arrive et dit : « Raconte-moi ! » Le voyageur maya arrive en se promenant (*xíimbal*<sup>2</sup>) et ouvre son cœur à ses hôtes, il se montre tel qu'il est, comme un fils du Mayab<sup>3</sup>. La relation est établie quand ils échangent les premiers mots dans leur propre langue.

Mes histoires personnelles furent suivies de celles que m'ont rapportées des camarades et amis, qui me les ont dites pour que je les transmette à mon tour. Ainsi s'est éveillée mon envie d'aller écouter et enregistrer les récits qui contribuent enfin à former ce volume. J'ai préservé l'esprit et le ton des narrations : tout au plus leur ai-je prêté mes mots, ce qui a été un honneur.

#### IV

Il est très significatif à mes yeux que ces textes sur des légendes mayas paraissent cette année, où l'on considère que s'achève une « ère » maya (le 13<sup>e</sup> baktún) et commence une autre période de 13 baktúns<sup>4</sup>. Que la lecture de ces histoires nous rappelle que nous autres, les Mayas, nous existons encore, et que nous avons encore une voix, même si parfois nous ne crions pas pour nous faire entendre. Que leur publication serve à susciter chez le lecteur l'envie de mieux connaître cette terre magique, et que son amour pour elle le porte à mieux comprendre et à mieux apprécier un peuple qui est l'héritier d'une richesse spirituelle ancestrale.

Un aïeul à la maison est une richesse inestimable. Les familles devraient converser davantage avec les anciens car ils gardent des trésors dans leur mémoire, et ils les partageraient volontiers si on leur en donnait l'opportunité. Quand dans les villages de l'intérieur de l'État je vois s'éloigner un aïeul courbé sous le poids d'une charge de bois, je pense inévitablement à la disparition de ce trésor qui s'éteint avec eux quand ils meurent, et à la mémoire des jeunes générations d'où la magie et l'enchantement ont disparu.

Les histoires qui suivent étaient parues sans ordre spécifique, sinon celui que dictent la mémoire spontanée et l'émotion. Ici, je les ai groupées en séquences de sujets plus ou moins similaires, mais il faut les lire comme des textes indépendants, puisque l'unique fil conducteur est qu'ils traitent de thèmes mayas.



Fig. 3. Femmes mayas célébrant le début du nouveau baktún à Yaxunah, le 22 décembre 2012.



Fig. 4. Un homme chargé de bois à Tixcaltuyub, village natal de la grand-mère de l'auteur.



J'avais depuis un certain temps l'envie de les publier en volume, mais eu égard au coût de l'entreprise, cette idée était restée à l'état d'intention. Au cours d'une conversation avec Jesús Lizama, chercheur au CIESAS<sup>5</sup>, j'en suis venu à lui parler de mes textes et il m'a proposé de les éditer, offre que j'ai acceptée avec une certaine hésitation, ne pouvant y croire. Les voici finalement, accompagnés de ma profonde gratitude pour lui-même et pour l'institution qui lui a donné son accord.



Fig. 5. L'oratoire en ruines de Sotuta :  
l'espace derrière l'église était naguère occupé par la maison de deux sorcières célèbres,  
des sœurs qui avaient appris cet office de leurs parents.